

# SOCIOLOGIE COGNITIVE

---

Parler de sociologie cognitive semble anodin à une époque où la compréhension des processus cérébraux connaît des développements spectaculaires et où fleurissent des disciplines comme la psychologie cognitive, l'éthologie cognitive ou l'anthropologie cognitive. Pourtant, beaucoup de sociologues ne voient pas d'un très bon œil ce rapprochement entre sciences sociales et sciences de l'esprit, comme s'ils y percevaient une antinomie fondamentale. Avant d'imaginer ce que pourrait être le cahier des charges de la sociologie cognitive, il importe par conséquent de comprendre la résistance des sociologues face au paradigme cognitif.

## **La sociologie et le rejet de la psychologie**

À vrai dire, la sociologie s'est en grande partie constituée « contre » les sciences expérimentales de l'esprit qui se sont développées à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Émile Durkheim, en particulier, a beaucoup œuvré pour fonder la sociologie en tant que discipline autonome. Mais il connaissait fort bien la psychologie, notamment grâce à un séjour qu'il effectua dans le laboratoire du fondateur de la psychologie expérimentale, Wilhelm Wundt. Selon Durkheim, la sociologie se « détache » de la psychologie parce que les représentations sociales sont irréductibles aux représentations mentales. Dans son article classique « Représentations individuelles et représentations collectives » (1898), il prend l'exemple des croyances et des pratiques religieuses, ou encore des préceptes du droit, qui disposent d'une forme d'extériorité et qui s'imposent aux individus « du dehors ». Le pari de la sociologie est alors de constituer une discipline capable d'étudier les représentations collectives indépendamment de leur enracinement dans la vie psychique des individus et d'expliquer « le social par le social ». Durkheim ne dénie toutefois ni la question de l'émergence des faits sociaux à partir d'une meilleure compréhension des fonctions psychiques et de l'organisation sociale ni la question de l'impact des forces sociales sur les esprits individuels (Guillo, 2006). Toutefois, ces interrogations relèvent selon lui d'une

autre discipline, qu'il proposa de dénommer la « socio-psychologie » dans *De la division du travail social* (1893).

La frilosité intellectuelle des sociologues par rapport à la psychologie s'explique donc en partie par la volonté constante de justifier l'autonomie scientifique de leur discipline. En même temps, il leur est difficile de nier que les entités sociales ont « besoin » des individus pour exister. Comme le dit le philosophe John Searle dans *La Construction de la réalité sociale* (1998), les faits institutionnels sont « sui-référentiels » car leur existence est suspendue aux expériences, croyances et pratiques que les agents ordinaires entretiennent et nourrissent à leur égard. Lorsqu'il s'agit d'expliquer comment les institutions parviennent à émerger et à se maintenir dans le temps, la posture sociologique radicale est donc difficile à maintenir. Tôt ou tard, la sociologie se trouve confrontée à la question que Durkheim appelait « socio-psychologique ». Pour éviter malgré tout « d'entrer dans les esprits », certains sociologues proposent de se concentrer sur les « pratiques » mises en œuvre par les membres d'une communauté pour coordonner leurs activités réciproques. Ainsi, l'ethnométhodologue Harold Garfinkel pense qu'il n'y a aucune raison de chercher quoi que ce soit dans les crânes puisque « on n'y trouvera rien d'intéressant si ce n'est le cerveau » (Garfinkel, 1963). Une fois les faits sociaux devenus des accomplissements « purement pratiques » et « naturellement organisés » (Garfinkel, 1999), la cognition peut être purement et simplement exclue de l'enquête.

### **La sociologie cognitive de Cicourel**

Le problème de cette stratégie est qu'elle accorde aux agents ordinaires des « compétences » (de membre) abstraites dont la nature demeure très mystérieuse selon Laurence Kaufmann (2011). Cette difficulté a bien été ressentie par un élève de Garfinkel, Aaron Cicourel. Dans un ouvrage précisément intitulé *La Sociologie cognitive* (1979), il montre que les interactions

quotidiennes seraient impossibles sans un appareillage cognitif complexe permettant aux acteurs de s'adapter de manière fluide aux multiples exigences de la vie sociale. En s'inspirant du linguiste Noam Chomsky, il fait l'hypothèse que les procédés qui nous permettent d'interpréter notre environnement social sont analogues à la « structure profonde » qui sous-tend la compréhension et la production des énoncés linguistiques.

La démarche sociologique proposée par Cicourel se veut ainsi résolument ouverte et intégrative, avec des niveaux d'analyse distincts mais inséparables. La perspective « structurale » permet, notamment grâce aux données agrégées proposées par les différentes méthodes quantitatives (statistiques, démographie, sondages, etc.), d'obtenir une sorte de « photographie » d'un ensemble social à un moment donné. Mais cet exercice, fortement médiatisé par des outils technologiques et mathématiques, renvoie à des objets abstraits, à des inobservables largement mis en scène par une pratique plus ou moins explicite de manipulation de données. Il doit être complété par une deuxième perspective, celle des « interactions sociales » qui peuvent être décrites au moyen d'observations fines sur le « terrain ». Enfin, la perspective « cognitive » a pour objectif d'identifier les différentes procédures psychologiques recrutées par les acteurs sociaux impliqués dans les interactions sociales.

Très tôt sensible à l'idée de « cognition distribuée », Cicourel relève également que les processus cognitifs qui rendent possibles les interactions sociales ne se déroulent pas qu'en « circuits fermés » dans les cerveaux. Il distingue en effet entre (a) l'information traitée au sein des esprits individuels, (b) l'information qui est produite en commun et distribuée entre plusieurs esprits, et enfin (c) les artefacts qui permettent de « stocker » de l'information hors des cerveaux.

### **Saisir les interactions sociales**

Dans la conception de Cicourel, la sociologie cognitive occupe ainsi une place de choix puisqu'elle vise à mettre

en évidence les processus cognitifs sur lesquels repose l'ajustement des individus à leur environnement social. Il convient de préciser que ce dernier comporte en fait deux grands types de phénomènes qui doivent être pris en charge par les esprits individuels (Laurence Kaufmann et Fabrice Clément, 2003). D'une part, les individus interagissent au sein de groupes socialement structurés. En effet, les communautés humaines mettent en jeu de nombreuses relations et positions sociales auxquelles correspondent des comportements « attendus ». Un supérieur hiérarchique, par exemple, ne dispose pas des mêmes droits et obligations qu'un individu qui occupe une position subalterne. Un des objectifs majeurs de la socialisation consiste d'ailleurs à détecter les relations sociales pertinentes et à saisir les normes qui informent les comportements des uns et des autres. La condition humaine étant indissociable de ce tissu de relations sociales, il est probable que certaines capacités cognitives spécifiques se soient développées pour permettre la saisie rapide des normes qui gouvernent ou du moins régulent les interactions. Si l'existence d'une telle capacité cognitive est largement admise par les psychologues, à défaut des sociologues, sa nature est plus controversée. Pour de nombreux chercheurs, la « cognition sociale » relèverait en fait d'une « psychologie naïve ». Les humains disposent en effet d'une « théorie de l'esprit » qui leur permet de se représenter les désirs, les croyances et les intentions d'autrui. Dans ce cadre d'analyse, prédire le comportement de ses congénères reviendrait à « entrer dans leurs esprits ». D'autre part, des chercheurs, plus proches des intuitions de Cicourel, pensent que la cognition sociale n'implique pas un « détour » systématique par l'esprit des autres. Ainsi, l'identification de la position sociale d'un individu permet généralement l'anticipation du comportement qui est « attendu » de sa part. Dans cette perspective, la cognition sociale ne renverrait pas seulement à une psychologie naïve mais également à une « sociologie naïve ».

Un des arguments en faveur de cette position est à rechercher en psychologie du développement. En effet, les jeunes enfants sont en mesure de détecter les attentes normatives associées à certaines situations sociales spécifiques bien avant de maîtriser toutes les subtilités de la psychologie naïve. La rapidité avec laquelle les petits d'hommes effectuent cette tâche semble indiquer que notre cerveau pourrait être « pré-câblé » pour faire sens de l'univers de normes qui canalisent et orientent nos comportements sociaux (Clément, Bernard et Kaufmann, 2011).

### **Comprendre les représentations collectives**

L'environnement social n'est pas uniquement constitué d'un tissu complexe de relations sociales. Les cultures humaines se distinguent également par un ensemble d'idées, de connaissances et de croyances auxquelles adhèrent, avec plus ou moins de conviction et d'intensité, les membres d'une communauté ; c'est ce que Durkheim appelait les « représentations collectives ». Leur étude scientifique ne fait pas, une fois encore, l'unanimité auprès des sociologues qui se divisent en deux camps : certains pensent qu'il s'agit de privilégier une direction de causalité « descendante » (du social au mental) alors que d'autres jugent que la voie « ascendante » est plus prometteuse.

L'approche descendante, de type « holiste », revendique ouvertement l'héritage durkheimien : les faits psychiques « sont la matière indéterminée que le facteur social transforme » (*Les Règles de la méthode sociologique*, 1894). Cette perspective vise ainsi à « socialiser le mental » en montrant combien nos façons d'être et de penser sont façonnées par notre environnement socio-culturel. Cette imprégnation des individus est souvent envisagée sous la forme d'une « incorporation ». L'œuvre de Pierre Bourdieu, en particulier, insiste sur la manière dont les corps sont modelés au cours de leur socialisation et acquièrent un ensemble de dispositions qui permet aux acteurs de se sentir « chez eux » au sein de leur classe sociale

d'appartenance. L'habitus, véritable « social fait corps », permet ainsi de convertir des nécessités sociales en des schèmes moteurs et des automatismes corporels (*Le Sens pratique*, 1980). Sous cet angle, le lien entre l'environnement social et les individus est donc fondamentalement descendant puisque les dispositions durables de l'habitus se forment sous la pression des nécessités sociales. Même si Bourdieu admet dans *La Distinction* (1979) que c'est bien dans les cerveaux que l'habitus finit par s'inscrire, c'est bien sur les causes sociales et non sur les procédures cognitives que doit porter l'enquête sociologique. Ce point de vue est partagé par le sociologue américain Eviatar Zerubavel, dont les travaux en sociologie cognitive visent à montrer combien notre fonctionnement cognitif (mémoire, perception, etc.) est en fait dépendant de la façon dont les différentes cultures découpent la réalité (Zerubavel, 1997). L'approche descendante prête ainsi à la sociologie un rôle démystificateur : nos manières de voir et de penser seraient en fait le produit des processus de socialisation qui nous amènent à juger comme « naturels » des phénomènes qui ne sont que des constructions sociales historiques et contextuelles.

À l'inverse de ces approches, la perspective ascendante s'appuie sur une intuition fort différente selon laquelle tous les êtres humains partageraient certaines compétences cognitives, et en particulier la rationalité. Ainsi, dans *Raison, bonnes raisons* (2003), Raymond Boudon donne pour tâche à la sociologie cognitive le soin d'expliquer les actions ou les croyances collectives en reconstituant les raisons qui sous-tendent les décisions et comportements des acteurs sociaux. Certes, les actions, ainsi sous-tendues par de bonnes raisons individuelles, peuvent avoir des effets inattendus et/ou indésirables. Mais, selon Boudon, le grand avantage de cette conception est d'éviter les pseudo-facteurs explicatifs : le sociologue, en mettant en évidence les raisons des acteurs, propose une explication qui est immédiatement satisfaisante car, dans les mêmes conditions, chacun aurait agi (ou cru) de la même

manière. Les raisons d'autrui deviennent pour ainsi dire « transparentes ».

Cette conception de la sociologie cognitive entretient des rapports assez équivoques avec la psychologie. D'un côté, l'individualisme méthodologique propre à l'approche ascendante fonde son analyse sur ce qui se passe « dans la tête » des acteurs sociaux. Mais cette sociologie, en faisant le pari de la raison, ne garde de la cognition que les processus réflexifs et rationnels, censés jouer un rôle clé dans la destinée de *l'homo sociologicus*. Elle laisse donc de côté les découvertes des sciences cognitives, qui ont largement mis en évidence l'importance des phénomènes non conscients dans la détermination des comportements et des pensées humaines.

Plus fidèle aux enseignements des sciences cognitives, une autre approche ascendante est toutefois envisageable ; elle a été nommée par Dan Sperber « l'infra-individualisme méthodologique ». Cette perspective se veut résolument naturaliste en ce qu'elle considère les individus comme des organismes plongés dans des environnements physiques et sociaux qui peuvent donner lieu à une analyse écologique. L'explication sociologique peut ainsi faire appel à des causes externes (environnementales) tout comme à des causes internes (physiologiques). Parmi ces dernières, on rencontre des états mentaux, conscients et inconscients, dont les croyances et les désirs font bien entendu partie. Dans certains cas, ces états mentaux font l'objet d'une évaluation normative et peuvent ainsi conquérir le statut de « raisons d'agir ». Mais, contrairement à l'individualisme méthodologique, les raisons d'agir n'interviennent dans ce modèle que dans un ensemble de situations relativement restreint.

### **Un rapprochement nécessaire**

À l'heure où les sciences de l'esprit insistent de plus en plus sur le rôle de l'environnement social dans le développement phylogénétique et ontogénétique de nos

capacités cognitives, il serait malheureux que les sociologues continuent à se méfier des sciences cognitives. Les neuroscientifiques peuvent par exemple aujourd'hui prouver que l'anatomie même du cerveau, par exemple dans les aires dédiées à l'attention ou à la mémoire exécutive, varie en fonction de l'origine sociale des sujets. Par contre, ils sont bien en mal d'expliquer comment s'effectue ce « modelage » cérébral par le milieu social. Autrement dit, les sciences dites « dures » sont aujourd'hui prêtes à admettre une forme de causalité du social et, du coup, à attribuer aux entités des sciences sociales une dignité ontologique qui aurait certainement ravi Durkheim. Inversement, les sciences cognitives proposent des modèles du fonctionnement de l'esprit qui peuvent être extrêmement utiles aux sociologues. Ceux-ci ont en effet beaucoup de peine à s'accorder sur ce qui « compte comme » une bonne explication des comportements sociaux. De manière intéressante, le modèle de l'esprit qui est peu à peu mis au jour par les sciences cognitives tend à confirmer beaucoup des intuitions sur lesquels les grands sociologues ont bâti leurs conceptions. En montrant comment ces intuitions peuvent s'articuler dans un modèle plus complexe de notre fonctionnement mental, la sociologie pourrait même conquérir une forme de « cumulativité » que les guerres d'écoles ont rendu jusqu'à ce jour problématique.

D'un point de vue scientifique, il est donc temps de développer une sociologie cognitive qui soit à la fois ascendante et descendante, rendant compte aussi bien des mécanismes cognitifs qui permettent aux organismes humains de devenir des agents sociaux que des processus sociologiques qui influencent le développement cognitif. D'un point de vue institutionnel, il reste à convaincre les uns et les autres qu'une collaboration entre les sciences de l'esprit et les sciences de la société est susceptible de contribuer à une meilleure compréhension des formes de vie sociales propres à notre espèce.



## Bibliographie

F. CLÉMENT, S. BERNARD & L. KAUFMANN, « Social cognition is not reducible to theory of mind : When children use deontic rules to predict the behaviour of others », in *British Journal of Developmental Psychology*, n° 29, pp. 910-928, 2011

F. CLEMENT & L. KAUFMANN, *La Sociologie cognitive*, éd. de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 2011

H. GARFINKEL, « Respecification : evidence for locally produced, naturally accountable phenomena of order, logic, reason, meaning, method, etc. in and as of the essential haecceity of immortal ordinary society (I) an announcement of studies », in G. Button dir., *Ethnomethodology and the Human Sciences*, Cambridge University Press, pp. 10-19, Cambridge, 1991

D. GUILLO, « La place de la biologie dans les premiers textes de Durkheim : Un paradigme oublié ? », in *Revue française de sociologie*, n° 47, pp. 507-535, 2006

L. KAUFMANN, « Social Minds », in I. C. Jarvie et J. Zamora-Bonilla dir., *The SAGE Handbook of the Philosophy of Social Sciences*, pp. 153-180, Londres, Sage, 2011

L. KAUFMANN & F. CLEMENT, « La sociologie est-elle un savoir infus ? De la nature sociale de l'architecture cognitive », in *Intellectica*, n° 36-37, pp. 421-457, Orsay, 2003

D. SPERBER, « Individualisme méthodologique et cognitivisme », in Raymond Boudon, François Chazel, Alban Bouvier (dir.) *Cognition et sciences sociales*, P.U.F., pp. 123-136, Paris, 1997

E. ZERUBAVEL, *Social Mindscapes : An Invitation to Cognitive Sociology*, Harvard University Press, Cambridge (Mass.), 1997.